

ARNAUD CODEVILLE



RÈGNE



**R È G N E**



Arnaud CODEVILLE

# RÈGNE

– Extrait –

Du même auteur :  
La Tour de Sélénite (2015)  
1974 (2016)  
Parasite (2019)

Correction : [helene.deverrewaere@gmail.com](mailto:helene.deverrewaere@gmail.com)

ISBN : 978-2-9552991-6-6

© Arnaud CODEVILLE

Site internet : <http://www.arnaudcodeville.fr>

Email : [a.codeville@gmail.com](mailto:a.codeville@gmail.com)

© Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

*Pour maman,  
Éternellement dans nos cœurs.*



## PROLOGUE

Aussi loin qu'il s'en souvienne, Thomas n'avait jamais souffert de claustrophobie. Pourtant, assis sur une chaise au milieu de sa cuisine, il étouffait d'angoisse. À l'affût du moindre bruit, il ne cessait de jeter des regards en direction de la porte d'entrée. Avec sa femme et son fils, ils s'étaient retranchés dans leur pavillon à l'entrée d'un village près de Valenciennes depuis quelques semaines.

Dès lors, il était désormais impossible d'entrer chez eux ni d'en sortir d'ailleurs, voilà tout le problème. Ce réflexe leur avait probablement sauvé la vie, sauf qu'à présent, il le regrettait presque. Dans cette prison infernale qu'était devenue sa maison, il ne se sentait plus en sécurité. Leur temps était compté. Les jours passaient et se confondaient les uns avec les autres, et le peu de provisions qui leur restait avait atteint un niveau critique.

Chaque matin, il vérifiait minutieusement les placards, étagères et tiroirs de la cuisine et il en venait toujours à la même conclusion. Il ne restait pratiquement plus rien. Des raviolis, quelques fruits en conserve et des condiments. Ils n'iraient pas bien loin avec ça et sortir pour se ravitailler était devenu bien trop dangereux.

Combien de temps tiendraient-ils sans manger ? Une semaine tout au plus ? Mais le plus préoccupant était l'eau. Personne ne peut survivre bien longtemps sans s'hydrater.

Quelques jours après que l'électricité fut coupée, le filet d'eau boueux qui coulait du robinet avait lui aussi fini par se tarir. Les bouteilles s'épuisaient à vue d'œil, bien qu'ils les avaient rationnées aux premières heures.

Jamais ils n'avaient pensé rester aussi longtemps cloîtrés dans leur maison...

Trois mois auparavant, une terrible nouvelle avait secoué le monde entier. Le sarcophage de la centrale nucléaire de Tchernobyl avait finalement cédé, et ce malgré le nouveau dôme de protection mis en place en 2016. Selon les rapports d'experts, en quelques minutes, des tonnes et des tonnes d'éléments radioactifs avaient été relâchées dans l'atmosphère. Les vents dominants avaient, d'après les informations françaises, charrié un immense nuage hautement radioactif dans toute l'Europe. Thomas avait remis en question la crédibilité de cet incident compte tenu du fait qu'en 1986, il avait été raconté que le nuage s'était arrêté à la frontière de notre pays. Mensonge ou non, le

gouvernement avait organisé des campagnes de distribution de pastilles d'iode, épuisant un stock déjà bien maigre. Peu après, un confinement strict avait été instauré afin de protéger au maximum la population des particules mortelles. Des émeutes en guise de protestation avaient éclaté un peu partout. Des scènes de pillage avaient eu lieu dans les magasins, les habitations, jusqu'à ce que les militaires prennent le relais.

En quelques jours, son quartier avait été bouclé comme tant d'autres en France. Jour et nuit résonnaient les rangers des soldats, il ne s'éloignait de ce vacarme que pour écouter les nouvelles sporadiques données par l'État et lire les rumeurs hallucinantes qui envenimaient les réseaux sociaux. Peu avant que tout moyen de communication ait cessé d'émettre, des coups de feu, et même parfois des tirs d'artillerie et bombardements avaient fusé à proximité de chez lui au milieu de hurlements. Puis le silence s'était installé.

Un long et terrible silence.

Au bout de quelques semaines d'isolement total, Thomas, faute de vivres, était finalement sorti en bravant les interdits. Ce fut une fois dehors qu'il découvrit l'effroyable vérité. Plus aucun militaire dans les rues aux trottoirs maculés de sang. Les commerces vidés et la plupart des maisons cambriolées, laissées ouvertes aux quatre vents... Il avait déambulé jusqu'à l'épicerie vandalisée de son quartier en espérant récupérer un peu de nourriture et à cet instant il

avait entraperçu une silhouette gigantesque dans les entrailles d'un bâtiment... Il avait pris ses jambes à son cou et s'était réfugié chez lui en se barricadant autant que possible.

Il s'était résolu à ne pas en parler à sa femme et son fils... Ils n'étaient pas obligés de le savoir... mais cette vision lui avait valu des nuits de cauchemars...

Depuis près de deux heures, Thomas faisait les cent pas entre la cuisine et le salon pour réfléchir à une autre solution et à chaque fois il en était venu à cette conclusion : rester ici, c'était mourir. Tout remontait à la surface. Il pouvait encore entendre les sirènes, les explosions et surtout ces hurlements à l'extérieur. On avait même essayé à plusieurs reprises de s'introduire chez eux par la force. Ce souvenir le plongeait dans l'anxiété et il fut contraint de s'asseoir pour se reprendre. L'idée de perdre sa femme et son fils se faisait de plus en plus palpable et le terrorisait.

À présent, il envisageait la suite des événements. La sueur maculait son t-shirt et la vague de chaleur qui asséchait le pays depuis quelques semaines ne l'aidait en rien dans sa réflexion. La dernière fois qu'il avait pu lire le thermomètre, celui-ci avait indiqué plus de quarante degrés et il l'avait vu grimper jusqu'à quarante-cinq ! Du jamais vu ! La planète était en train de crever...

Thomas s'épongea le crâne à l'aide d'un essuie-mains et regarda en direction de la salle à manger. Sur la table acajou,

quelques bougies, faute d'électricité, éclairaient une carte de France dépliée. Il se leva pour la consulter de nouveau, bien qu'il l'eût déjà fait une dizaine de fois. Des villes entourées, des nationales surlignées en rouge traçant plusieurs itinéraires possibles. Aucune des autoroutes n'avait été marquée. Thomas avait supposé que les axes avaient été sûrement pris d'assaut par de nombreuses familles en détresse cherchant à quitter en vain les agglomérations. Il fallait donc tout faire pour éviter de les traverser. Il s'empara de son stylo et nota à nouveau un parcours sur un petit carnet à spirale.

— Tu vas finir par ne plus t'y retrouver, à force.

Thomas leva les yeux et sourit. Sandra, sa femme, se tenait dans la cuisine près de la porte qui menait au garage. Ses cheveux rassemblés en une tresse sur le côté retombaient autour de sa figure aux traits fatigués. Sa robe à fleurs était couverte de poussière venant des valises abandonnées depuis des années au grenier. L'épuisement marquait de plus en plus son visage tandis que ses yeux noisette étaient soulignés de cernes violacés.

— Ouais, soupira-t-il, je deviens complètement fou avec ça. Ça fait au moins dix fois que je le refais et j'arrive encore au même résultat.

Sandra épousseta ses vêtements après avoir déposé les bagages près de la porte du garage, et s'avança au centre de la pièce. Thomas se redressa, les deux mains toujours à plat

sur les cartes, et planta son regard inquiet dans le sien. La lueur des flammes accentuait l'air grave qu'il arborait.

— Tu es sûre de vouloir partir ? Tu ne préfères pas qu'on...

— Bébé, l'interrompit-elle d'une voix douce, regarde ce qu'il nous reste dans nos placards et dans les armoires, on a tout vidé. On a tenu le plus longtemps possible, mais là, il faut se rendre à l'évidence, si on ne part pas d'ici, on va mourir de faim.

— Je sais... je suis au courant, je viens encore de faire l'inventaire de nos réserves d'eau, c'est la cata...

Le ventre de sa femme gargouilla en réponse à ce constat. Thomas marqua un moment d'arrêt.

— Ça fait combien de temps que tu n'as pas avalé quelque chose ?

— Euh... rien depuis avant-hier, mais ça va...

— Non je ne pense pas, mais enfin regarde-toi, tu ne tiens même plus sur tes jambes. Si tu continues comme ça, tu vas perdre un os en route.

— Je préfère que Yoan et toi soyez rassasiés, je passerai après. En même temps ça ne me fera pas de mal, j'ai presque perdu mon bidon de grossesse.

Il fixa Sandra d'un air très sérieux puis d'un coup éclata de rire.

— C'est la fin du monde et toi, tu penses encore à entrer dans ton 38, c'est ça ?

Sandra pouffa à son tour. Elle contourna la table et se lova contre son dos pour le serrer dans ses bras alors qu'il étudiait la carte.

— Je ne vois plus qu'une solution alors, je vais devoir te manger vivant.

Il se défit gentiment de son étreinte.

— Arrête, Sandra, c'est pas drôle...

Elle se figea et laissa passer un silence. Puis soudain une larme roula lentement sur sa joue.

— Ne va pas croire que je suis contente de partir, je suis morte de trouille, Thomas. J'ai peur de ce qui va se passer une fois qu'on sera *dehors*...

Thomas pensa à la monstrueuse silhouette qu'il avait vue lors de son unique expédition.

— Moi aussi...

Elle se frotta les yeux et examina les lignes tracées au stylo sur le plan qu'elle parcourut des doigts.

Un voyage pénible et dangereux les attendait, dont le départ était prévu pour cinq heures le lendemain. Quelques jours auparavant, ils avaient finalement décidé d'abandonner leur maison pour gagner un petit village du Tarn où vivait la sœur de Sandra. Ce périple, de plus de mille kilomètres, les préoccupait et était même devenu une source de disputes jusqu'à ce que Thomas abdique. Il s'était convaincu d'une chose ; dehors ils étaient exposés, donc vulnérables. Mais il s'était résigné à défaut d'offrir à sa femme et à son fils un plan plus viable.

— On évite aussi Paris ? lui demanda-t-elle.

— Ouais, entre les exodes et l'armée qui a débarqué... je ne pense pas que ce soit le bon moment pour visiter la tour Eiffel.

Elle mordit sa lèvre inférieure.

— Mais ça va rallonger notre trajet, alors... Est-ce qu'on aura assez de carburant pour faire tout le voyage ?

— Non, admit-il, mais puisqu'on ne prend pas les autoroutes, on devra forcément trouver de l'essence...

Elle acquiesça et consulta l'horloge murale de la cuisine. L'un des seuls appareils rescapés de l'hécatombe électrique. 21 heures et toujours plus de trente-cinq degrés dans l'habitation.

— Tu devrais te reposer, conseilla-t-elle, tu as besoin d'être en pleine forme demain.

Il approuva d'un signe de tête.

— Je vais tâcher de finir ça et après je m'occupe de charger la voiture.

— C'est comme tu veux, mais ne traîne pas trop. De mon côté, il ne me reste plus qu'à embarquer la trousse à pharmacie et deux trois bricoles dans la salle de bains.

— Et Yoan ?

— Dans sa chambre, il termine de préparer ses affaires lui aussi. Il a hâte de partir d'ici et de revoir ses cousins.

Thomas lâcha un soupir d'exaspération.

— Arrête de lui faire croire qu'il va les retrouver... On ne part pas en vacances.

— Mais non, c'est lui qui...

Il se pencha vers elle en murmurant comme si son fils à l'étage pouvait les entendre.

— C'est la merde partout, Sandra... On ne sait même pas s'ils sont encore en vie. Tu as entendu comme moi les bombardements ? Dans ce genre de situation, ils s'en tapent des civils... et tout ça sans oublier les pillages... tu sais très bien comment ça peut finir quand des gens sont prêts à tout pour survivre...

— Oui je sais... mais c'est juste qu'il... enfin que nous aussi... nous avons besoin d'espoir pour nous accrocher.

Elle baissa les yeux pour dissimuler sa peine et s'apprêta à quitter la pièce, alors il la retint par le bras.

— Excuse-moi, lui dit-il en prenant ses mains, je stresse pas mal qu'on s'en aille et je ne me rends pas compte de la portée de mes mots. Et puis l'idée de revoir mon beau-frère adoré ne m'enchant guère.

— J'aimerais tellement que tout redevienne comme avant...

— Je ne sais pas si cela arrivera un jour...

Elle resta silencieuse comme si elle connaissait cette réponse au fond d'elle-même. Du bout de l'index, elle jouait avec l'alliance de son mari autour de son doigt. Elle lui adressa un regard profond de ses grands yeux bruns baignés de larmes.

— Je t'aime, Thomas.

— Moi aussi Sandra, plus que tout. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Il déposa un long baiser sur ses lèvres.

— Allez, je te laisse terminer, je monte...

— À tout à l'heure.

Elle disparut dans la montée des escaliers. Il s'affala sur une des chaises devant les nombreux atlas routiers et recommença à étudier les parcours possibles.

Au bout d'une dizaine de minutes, il abdiqua, lassé d'en revenir toujours au même point. Il attrapa son téléphone portable et le consulta. Faute de batterie, le reflet de son visage terne apparut sur l'écran noir. Ce réflexe l'avait accompagné durant les dix dernières années de sa vie et, malgré la situation, il avait encore du mal à s'en défaire. Il expulsa un soupir en regardant une fois de plus la carte et se leva. Il traversa la cuisine et se rendit dans le garage afin de mettre un terme aux préparatifs.

Cette pièce était sans doute la plus fraîche de la maison. Il marqua une pause avant de descendre les marches en béton. À travers les deux portes basculantes qui menaient à l'extérieur, le vent s'engouffrait et faisait cliqueter la grosse chaîne qui les maintenait fermées. La rue était si proche que Thomas fut parcouru d'un frisson.

Les néons ne répondirent pas quand il actionna l'interrupteur par habitude et le peu de clarté offerte par les bougies du salon ne parvenait pas à éclairer l'Audi Break. Il

ne l'avait pas démarrée depuis deux mois, et n'avait pas tenté de le faire de peur de révéler leur présence.

Près de l'entrée, trois sacs de voyage attendaient d'être embarqués. Sandra avait empaqueté le maximum. Ils ne reviendraient sans doute plus ici avant bien longtemps. Il s'agenouilla et tira lentement à lui la fermeture éclair d'un des bagages. Des vêtements chauds alors que l'été battait son plein, leurs papiers d'identité, et elle avait eu l'idée saugrenue de prendre leurs albums photo. Il en sortit un pour le consulter rapidement. Il retrouva un cliché qu'il caressa du bout des doigts. Un instant immortalisé sur le parvis de l'église le jour de leur mariage, neuf ans plus tôt. Une chose est sûre, pensa-t-il, plus rien ne serait comme avant. C'était sans doute la raison qui avait poussé sa femme à embarquer avec eux ces souvenirs.

Il lâcha le livre et, d'un geste vif, il saisit les sacs par les lanières pour les ranger dans le coffre. Puis il contourna l'Audi en laissant une main filer sur la carrosserie noire. Il se glissa derrière le volant et tira doucement la portière à lui sans la fermer de façon à éteindre la lumière du plafonnier. Il retint son souffle et tendit l'oreille. Des claquements sinistres et autres cavalcades se répercutaient en écho dans la rue et lui glaçaient le sang. Il avait entendu à la radio des rumeurs hallucinantes à propos d'animaux déchaînés qui avaient attaqué les hommes, or... ce qu'il avait vu ne pouvait pas être un animal, c'était bien trop gros...

Il secoua la tête, il était inutile de s'encombrer l'esprit de ce genre d'idée avant leur départ. Il inséra la clef dans le contact. Les voyants brillèrent sur le tableau de bord. La jauge d'essence indiquait un réservoir aux trois quarts rempli. Les stations-service avaient été prises d'assaut, il s'était donc contenté de ce qui lui restait. Un jerrican vide à l'arrière et leurs dernières bouteilles d'eau, comme il l'avait expliqué à Sandra, ils auraient probablement besoin de se ravitailler avant d'arriver à destination.

— Papa ?

Thomas sursauta sur le siège en cuir et se pencha en direction de la porte qui menait à la maison. Son fils de onze ans se tenait en haut des marches, une lampe-torche allumée à la main.

— Chut ! lui lança-t-il avec un doigt sur les lèvres bien qu'il ne puisse pas l'entendre, et éteins ta lumière !

Il sortit du véhicule, referma la portière. Yoan était blême, ses cheveux bruns étaient aplatis par la sueur et sa bouche béante semblait incapable de prononcer le moindre son.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? lui demanda son père une fois près de lui.

— Je... je pense que les Descamps sont revenus. Je suis pas sûr, mais j'ai cru voir quelqu'un dans le jardin.

Les Descamps étaient les propriétaires de la maison qui jouxtait leur terrain. Ils avaient déguerpi presque deux mois auparavant.

— OK... on va aller voir ça, laisse-moi trente secondes.

Le regard de Thomas se promena dans le garage et il s'empara d'un marteau sur une étagère métallique qu'il rangea dans la poche arrière de son bermuda. L'ado se gratta la tête à plusieurs reprises en attendant les consignes de son père. Il fallait dire qu'il y avait bien longtemps qu'ils n'avaient pas pris une véritable douche.

Ils vidèrent les lieux, traversèrent le rez-de-chaussée en silence et grimpèrent les escaliers l'un derrière l'autre. À l'étage, la chaleur étouffante leur écrasa les épaules et après avoir dépassé la salle de bains que Sandra occupait, ce fut sur la pointe des pieds qu'ils se dirigèrent vers la chambre de Yoan. Thomas poussa la porte entrebâillée et entra.

La pièce se trouvait plongée dans la pénombre. Seul le clair de lune s'infiltrait par les interstices de la fenêtre barricadée. Sans perdre un instant, il avança et s'accroupit sous le chambranle. Yoan en fit de même, les traits déformés par l'angoisse.

— C'était là-bas au niveau des sapins...

L'homme risqua un coup d'œil en approchant son visage des bouts de planches qu'ils avaient installés. L'espace fin entre les lattes lui permettait de surveiller l'arrière de la maison sans être vu. Son jardin ressemblait à une jungle et ce fut avec un certain malaise qu'il le redécouvrit. Le soleil brûlant et les averses en continu n'avaient rien épargné. Leur apprentis de bois s'était effondré tel un château de cartes, les haies s'étaient transformées en véritables

monstres verts. Et comme surgis de nulle part, des détritrus couvraient toute sa terrasse.

La parcelle où se trouvait la maison de leur voisin avait subi le même sort. Le pavillon jaillissait au milieu des buissons, des arbres affaissés et de la végétation dense que le vent faisait ballotter. De la véranda que Thomas enviait tant, il ne restait plus que l'ossature métallique. Les meubles à l'intérieur, sans doute dépouillés de leur contenu, gisaient comme des cadavres engloutis sous un tas de tôles et de verre. Il plissa les yeux pour percer l'obscurité et examina les lieux en guettant le moindre mouvement, mais ne vit rien.

— Tu es sûr qu'il y avait quelque chose ? murmura-t-il à son fils, c'est probablement ton imagination.

— Si, je t'assure. J'ai même cru voir Zak, leur chien...

L'homme secoua la tête puis se concentra de nouveau sur l'extérieur. Il avait beau regarder de part et d'autre du jardin, le calme de la nuit régnait en maître. Son fils avait sans doute dû rêver. On raconte qu'un isolement peut provoquer des hallucinations.

Alors qu'il était sur le point d'abandonner son poste d'observation, la balançoire suspendue à deux chaînes rouillées s'agita. Au même moment, un nuage couvrit la lune et les ténèbres redoublèrent d'intensité. L'homme retint son souffle pendant que les anneaux métalliques du siège poursuivaient leur grincement...

**À suivre...**